

Position du problème : penser la pulsation

Rencontrer

Les choses ne sont rien, ou si peu que rien. Ce qui importe à notre vie et à notre pensée, c'est le mouvement, le monument ou l'arabesque symphonique qu'elles font, ou plutôt qui les fait, qui les assemble substantivement¹.

Dans le creux de cette citation du philosophe Étienne Souriau se cache un fait particulier. Invoqué maintenant en guise d'introduction, celui-ci nous servira de guide en nous permettant de nous engager sur la piste de cette manière de prêter attention vers laquelle nous oriente cet auteur. Que nous dit Souriau à cet endroit ? L'auteur nous parle ici *du mouvement que les choses font*. Et l'importance de l'énoncé implique de percevoir que le mouvement dont il est question ne se réduit pas à la seule dimension du physique. Le mouvement ici est symphonie, il est composition et assemblage, il ne peut donc se dire qu'en incluant d'abord le pluriel à l'intérieur du geste qui cherche à le penser, à l'aborder. Demandons-nous alors : quelle sorte de pluralité se trouve mise en jeu à cet endroit ? Quelle dimension de l'expérience se voit ainsi mobilisée par la formule ? Nous verrons dans les lignes à venir que pour cet auteur, « vie » signifie « expérience » et « pensée » demande de se comprendre comme « acte de liaison ». Ces deux termes mis bout à bout désignent ensemble le fait de vivre et de penser l'assemblage, d'envisager le rapport de composition comme une perspective solide pour avancer et appréhender différemment la totalité des choses et des êtres avec lesquels nous cohabitons. Une des clés pour penser ce mouvement au pluriel tient en un mot : la courbe. Ce mouvement, cette arabesque dont nous parle Souriau, c'est une *trajectoire*. Dans ce lieu de l'énoncé, Souriau nous dit que les choses ne sont rien mais nous dit surtout que les choses deviennent, et cela, précisément du fait de cette trajectoire.

Au commencement de cette ligne de pensée se trouve un constat, à la fois très simple et très familier : certaines rencontres ne nous laissent pas indemnes. Il arrive même que certaines d'entre elles soient immédiatement synonymes de grand bouleversement, tout

¹ AA, p. 129.

comme il arrive aussi que le rôle et l'importance que jouent certaines autres n'apparaissent pleinement que bien plus tard, une fois l'événement révolu. Cette expérience, beaucoup d'entre nous pourraient en témoigner en invoquant des êtres, des formes et des moments très différents les uns des autres. Entre la netteté d'un choc et l'amorce d'un infime mouvement interne, une différence s'observe bel et bien. Malgré cela, on constate que ce qui est en jeu dans l'une ou dans l'autre de ces versions de la rencontre, c'est toujours une métamorphose, que celle-ci soit effective ou potentielle.

Penser en invoquant l'expérience de la « rencontre » nécessite d'entendre le mot en en élargissant le sens puisqu'ici, « rencontrer » peut tout aussi bien concerner une personne qu'une heure de la journée, un livre, un problème, un algorithme ou encore une pièce musicale. Ce qui compte réellement, c'est l'amplitude de l'impact qu'un tel fait produit : ce contact laisse derrière lui une trace et marque le cours de l'expérience de son empreinte. Le temps de la rencontre nous dit que quelque chose est passé et que ce quelque chose qui passe nécessite maintenant de voir et de vivre autrement. Quelque chose s'est donc mis en mouvement, mais quoi ? Au niveau du lieu de la rencontre, le changement dont nous parlons n'a pas même l'allure d'un devenir, il apparaît à cet endroit sous l'aspect encore incertain d'une forme tout juste entraperçue aux frontières de la perception. Ce n'est encore que l'esquisse ou l'amorce d'une forme en attente d'un devenir autre, en attente de quelqu'un ou quelque chose pour exister et prendre de l'ampleur. À l'intérieur même du temps en cours, cet entrecroisement fait apparaître de nouveaux horizons, trace en pointillés d'autres lignes d'existences, indique d'autres trajectoires d'expérience, chacune d'entre elles se révélant être une perspective qu'il pourrait maintenant s'agir d'explorer.

Suivre le fil de questions déroulé par ce fait particulier qu'est la rencontre oriente déjà le sens du chemin à parcourir, chemin que nous entamons ici au côté du philosophe Étienne Souriau. Que faisons-nous en faisant cela ? Nous nous positionnons concrètement face au travail de cet auteur de manière à capter la teneur problématique des enjeux autant vitaux que réflexifs avec lesquels sa recherche semble en prise. En effet, le fait de la rencontre convoque une dimension bien précise de l'expérience qui n'est autre que son *intensité*. C'est, selon les cas, le choc explicite d'une saillie qui viendrait nous transpercer ou bien la brève apparition d'une sorte de profondeur au milieu même du paysage traversé, élargissant cette fois les limites de l'expérience vers l'intérieur. Une brèche s'ouvre dans le temps de l'expérience ordinaire et une vie aux contours encore indéterminés émerge en nous demandant de maintenir notre attention en direction de ce qui est en train d'arriver, car rien n'est encore joué. Au sein de l'un ou l'autre de ces écarts, dans cette insistance du lieu et dans cette fulgurance du temps, quelque chose qui dépasse le cadre ordinaire de l'expérience se fait sentir. Partant de là, se mettre en quête de l'intensité se donne comme synonyme d'une quête de l'amplitude. Comme une tentative d'agrandir selon d'autres perspectives les horizons parcourus et à parcourir. Intensifier l'expérience, ce serait alors chercher à rendre sensible cette sorte de mouvement vibrant que l'on trouve en toutes choses et en tous vivants, à le rendre tangible en le prolongeant dans d'autres niveaux de consistance de l'existence. En cela, intensifier l'expérience, c'est aussi tenter de façonner des prises plus réelles dans l'expérience en train d'advenir, pour permettre un investissement tout différent de ce monde à l'intérieur duquel nous nous trouvons. Le monde de l'intensité est

rempli de pics, de crêtes, de creux, de reliefs et de textures toujours changeantes, c'est un monde tout autant composé par la permanence que par l'impermanence, un monde où l'immobilité devient la répétition d'une position. Si ce geste d'intensification semble important, c'est précisément parce que l'intensité n'advient pas comme cela : une mise en variation des perspectives à partir desquelles le monde se voit, se vit, se touche, s'avère nécessaire en vue d'actualiser ces multiples pistes d'exploration révélées au moment du contact. Cette mise en variation nous parle justement de ce que cet auteur nous incline à voir et à expérimenter par nous-mêmes. Travailler en direction d'une intensification de l'expérience, ce serait parvenir à accomplir le trajet au terme duquel on pourrait entrapercevoir l'existence dans toute son ampleur et dans toute son activité, car celle-ci correspond aussi à sa plus grande *réalité*.

Par cette quête d'un devenir plus intense, désignant également un devenir plus réel de l'expérience, la philosophie d'Étienne Souriau ouvre une voie en direction d'un autre mode de compréhension des diagonales de forces qui traversent et structurent le monde dans lequel nous vivons. Invoquer l'expérience de la rencontre en appelle immédiatement d'autres qu'il s'agira également de rendre palpables au fil des lignes à venir. La rencontre, l'appel, l'intensité, l'instauration et la résonance sont autant de mouvements dont l'envergure n'est pas à négliger si l'on veut apprivoiser la pensée de cet auteur. Notre proposition philosophique s'attache à ces mots, car les penser doit nous permettre d'interroger la nature même des liens que nous tissons avec le monde et les êtres qui le composent. L'enjeu consistant ici à élaborer une contre-perspective au travers de laquelle les images, relations ou représentations que cesdits liens font concrètement circuler pourraient s'apercevoir autrement.

Élaborer un savoir ou élaborer une œuvre, que celle-ci soit philosophique, scientifique ou artistique, faire une vie au sens d'accomplir un trajet singularisé dans l'existence, c'est toujours tordre le monde de façon à en révéler un aspect bien particulier. C'est en cela creuser un sillon et laisser derrière soi une empreinte. La question étant : qu'est-ce qui passe au travers de toutes ces choses que nous laissons, que nous réalisons ou encore qui se réalisent au travers de nous ? Qui se réalisent parfois même en usant de nous. Comment comprendre l'impact et la portée de certaines réalisations faites dans des temps très différents du nôtre mais constituant désormais le territoire à la fois matériel et immatériel dont nous faisons l'expérience ? Comment expliquer que certaines de ces réalisations, qu'elles soient œuvres de pensées, d'art, de pierres ou de morale, qu'elles soient faites de notes en suspension, de pigments aux multiples nuances, de câbles électriques ou encore de significations flottantes, puissent aujourd'hui encore résonner en nous avec tant de force ? Comment expliquer qu'elles puissent encore maintenant induire, orienter, incliner – dans un sens ou dans un autre – l'expérience que nous avons des choses du monde ? Comment expliquer que l'on puisse rencontrer un livre, rencontrer la musique, rencontrer une saison ? Qu'est-ce que cela veut dire que *rencontrer* quelque chose ? Souriau nous dira par la suite que c'est une histoire de fréquences qu'il s'agit d'accorder ensemble, mais nous n'en sommes pas encore là. Peut-être que sentir et apercevoir ce qui se trame précisément dans le type de faits ou, plutôt, dans le type d'effets dont nous parlons pourrait nous permettre de ne plus simplement en faire le constat après-coup. Peut-être qu'ainsi, on pourrait ne plus laisser ces effets appartenir au hasard, réfléchir aux circonstances concrètes qui les ont

rendus possibles et ainsi œuvrer dans cette direction. Quels moyens avons-nous en notre possession pour imaginer une telle mise en œuvre? C'est précisément ce que nous allons tenter de penser dès maintenant.

Les concepts que Souriau met en place, il ne cessera de le répéter, n'ont pas de sens indépendamment de l'expérience qui les requiert, ils n'ont de valeur que par ce que l'on peut appeler leur puissance de dramatisation².

On connaît aujourd'hui finalement assez peu le travail du philosophe Étienne Souriau, et cela, bien qu'il ait élaboré tout au long de sa vie une œuvre considérable, à la fois très dense mais aussi très variée. Il reste à ce jour essentiellement apprécié pour ses travaux en esthétique dont il a été l'une des grandes figures françaises du xx^e siècle. En comparaison, ses réflexions métaphysiques ont eu une force d'impact bien moindre, alors même que ces deux versants de sa recherche n'étaient pour lui que l'expression d'une seule et même idée directrice, celle-ci ayant simplement pris corps au travers de formes³ différentes. Le philosophe David Lapoujade dit à ce propos que « toute la pensée de Souriau est une philosophie de l'art, et ne veut être rien d'autre »⁴. Par art, il faut entendre la *manière* et l'*acte de faire* mis en œuvre en vue de parvenir à un certain type de réalisation. Le geste de l'art, c'est celui de réaliser, de donner forme, de concrétiser et d'amener un être, aussi ténu soit-il, sur le plan des existences. L'art implique toujours de poser un acte et le penser avec cet auteur nous demande de le mettre au pluriel. Penser un ou des arts, c'est penser le verbe mis en jeu par le processus : tracer, sculpter, jouer, chanter, marcher, parler, etc. Chacun d'eux désignant une certaine manière de pratiquer le monde. C'est bien là l'une des caractéristiques majeures de « l'art » : il se pratique, il est expérimentation.

La piste explorée par cet auteur tout au long de sa vie se donne comme un vaste questionnement portant sur les conditions de réalisation d'une forme d'« accomplissement du monde ». Celui-ci désignant la quête d'une relation à la fois toujours plus active mais aussi toujours plus intime entre tous les êtres qui le composent. Accomplir signifie travailler à imbriquer et à articuler les éléments les uns avec les autres de manière à rendre les multiples formes que peut prendre l'exister perceptibles, tout comme l'ensemble des liens par lesquels ils se trouvent unis et en rapport. Ces liens et ces manières de se lier sont nombreux et variés, tous les fils et toutes les accroches n'ont pas la même texture ni la même solidité. Entre la causalité mécanique des lois de la physique m'expliquant le phénomène des marées par l'attraction lunaire et l'influence subtile qu'exerce une forte personnalité sur une autre, les attaches ne se situent pas au même endroit et pourtant, il y a bien action d'un être sur un autre.

² SO, p. 11.

³ F. Domenicali et F. Le Tinnier, « Étienne Souriau : fragments pour une biographie intellectuelle », *Nouvelle Revue d'esthétique*, 2017/1, n° 19, p. 163.

⁴ EM, p. 12.